

QUI A TUÉ L'HOMME-HOMARD ?



J.M. ERRE



QUI A TUÉ  
L'HOMME-HOMARD ?

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019  
ISBN : 978-2-283-03223-7

*Seul un monstre peut se permettre le luxe de voir les choses telles qu'elles sont. Une collectivité ne subsiste que dans la mesure où elle se crée des fictions, les entretient et s'y attache. S'emploie-t-elle à cultiver la lucidité et le sarcasme, à considérer le vrai sans mélange, le réel à l'état pur ? Elle se désagrège, elle s'effondre.*

CIORAN, *Histoire et Utopie*



*Je vois la vie en monstre,  
le blog de Winona Jane*

Épisode 1

*Ma première fois, c'était avec un grand blond plus âgé que moi. Il était très maigre, il était très laid, j'étais très vierge. J'avais dix-sept ans, une acné taquine et des envies pressantes depuis longtemps déjà. Je l'avais repéré dans un vidéoclub où je fouinais au rayon films d'horreur. Il tenait à la main le DVD d'une comédie romantique américaine glucosée à mort, un de ces trucs à faire claquer un diabétique en deux séquences. Il était fait pour moi.*

*Nos regards se sont croisés, il m'a souri, j'ai respiré un grand coup, j'ai frotté mes mains moites contre mon jean, je me suis approchée avec mon DVD de Massacre à la tronçonneuse, et nous avons entamé une ronde nuptiale classique avec son lot de petites blagues, de regards en coin et de gloussements gênés.*

*Après avoir discuté dans un café assez longtemps pour pouvoir passer à la suite sans paraître bestial, nous sommes allés nous perdre au fond d'une ruelle obscure.*

*J'étais timide, j'avais peur de ne pas savoir m'y prendre. Mais, comme on dit, il suffit de laisser faire la nature.*

*D'une fenêtre nous parvenait la voix d'Édith Piaf. « Quand il me prend dans ses bras, il me parle tout bas, je vois la vie en... » Cela fait des années et je me souviens pourtant de tous les détails comme si c'était hier : le couteau que j'ai sorti de ma poche, la main que j'ai posée sur sa bouche, sa tête que j'ai tirée en arrière, sa gorge qui s'est ouverte sous la caresse de ma lame, le flot de sang qui a jailli, la sensation du corps qui s'abandonne dans mes bras. Et puis l'extase.*

*On a coutume de dire que la première fois est toujours décevante. La mienne a été une franche réussite. J'avais dix-sept ans, c'était mon premier meurtre.*

*Ma vocation venait de naître.*

MARGOUJOLS

JOUR 1



10 h 07

Tout au long de ses soixante-dix années passées à Margoujols, avec une volonté de chaque instant qui forçait l'admiration, Joseph Zimm avait travaillé sans relâche au grand projet de sa vie : se faire détester par l'ensemble des habitants du canton.

Joseph Zimm, dit « l'homme-homard », vomissait le genre humain ; et le genre humain le lui rendait bien. Il ne manquait jamais une occasion de susciter la haine par un geste déplacé, un mot désagréable, un coup d'œil offensant. Moi-même, j'avais droit aux moqueries quotidiennes de l'homme-homard dont l'imperméabilité au concept de compassion battait tous les records. Soucieux de la cohérence de son profil psychologique, Joseph abhorrait avec la même intensité les bestioles, les caillasses, les plantes vertes, et l'ensemble des créations de Dieu le père, qu'il exécrait par-dessus tout, amen. Bref, Joseph Zimm n'était pas le prototype du gars sympa

et, en ce matin poisseux d'été caniculaire, il n'y a personne à Margoujols pour pleurer sur son cadavre.

Tout le village est réuni devant sa tanière, une grange en état de décomposition avancée, meublée dans le plus pur style décharge publique seventies. Les cous s'étirent, les langues s'agitent, les mimiques d'effroi et d'excitation palpitent sur les visages. On n'a pas eu de sujet de conversation aussi intéressant depuis le 11 septembre 2001 quand le vieux Childéric avait été surpris en train d'exprimer son affection débordante à une brebis. Alors, on en profite.

Une autruche traverse la rue, indifférente à la foule qui s'écarte pour me laisser passer. Mon petit privilège. Papa fait son maire devant la porte de la grange, beau et grave dans son costume impeccable. Il s'adresse aux villageois en prenant soin d'utiliser des mots qu'ils ne comprennent pas, histoire d'imposer silence et respect. Il aime parler à la populace d'une voix lente et un peu trop basse, sans geste superflu, en fronçant ses sourcils buissonneux pour contrer toute velléité de contradiction. Il apprécie les gens qui l'écoutent sans l'interrompre et, par-dessus tout, ceux qui ne répondent pas. C'est pour ça qu'il m'aime beaucoup.

Dans un coin, réconfortée par deux mamies à grands coups de « mondieumondieumondieu »,

j'aperçois l'infirmière de Joseph, qui venait lui donner ses soins et recevoir ses insultes. Elle pleure, choquée par l'inquiétante fonte de sa clientèle dans une campagne de plus en plus sinistrée. Si ses patients se mettent à disparaître sans même passer par la case des soins palliatifs, elle n'est pas près de rembourser le crédit de la Twingo. Elle a un haut-le-cœur et régurgite à l'identique la salade sous vide prémâchée qui constitue son ordinaire à midi. C'est elle qui a découvert Joseph éviscéré, émasculé, énucléé, étêté – et mort – dans ses toilettes. Un vrai fléau, cette désertification rurale.

*L'homme-homard.* Joseph Zimm tenait son surnom de sa malformation physique. Il était né avec une ectrodactylie, le genre de mot qui génère une envie irrésistible de recherche sur Google. Épargnons-nous l'effort et remplissons avec zèle la fonction documentaire de la littérature : l'ectrodactylie est une maladie génétique qui entraîne l'absence de plusieurs doigts chez les malheureux dont les mains prennent l'apparence des pinces d'un homard. Terrible handicap qui avait dû valoir à Joseph de multiples moqueries dans son enfance, sans doute l'effroi des femmes, peut-être le rejet de tous ? Mais alors, pourraient s'exclamer certaines âmes charitables, ce terrible état n'expliquerait-il point son

tempérament farouche ? C'est possible. Précisons néanmoins que Joseph était moins rejeté pour sa difformité que parce qu'il était raciste, misogyne, homophobe, pervers et supporter du PSG.

Quant à la liste de ses ennemis susceptibles de le détester assez pour le torturer, le démembrer et lui tirer la chasse dessus, elle est facile à établir. Il suffit de recopier l'état civil du village de Margoujols. Quatre cent trente-deux habitants, quatre cent trente et un suspects.

Car je ne peux pas être soupçonnée, évidemment.

Joseph Zimm n'était pas natif de Margoujols. Il avait débarqué ici en mai 1945, à l'âge de quinze ans, avec le cirque de Balthazar Britiescu venu de la lointaine Transylvanie et perdu sur les chemins tortueux d'une France brunâtre. Les habitants du bourg avaient accueilli comme il se doit ces nomades avec un subtil mélange de crainte, de défiance et de franche hostilité. Seuls les enfants, excités par le spectacle des roulottes misérables, du chapiteau crasseux et des animaux faméliques, s'étaient approchés pour observer l'étrange équipage. Quand ils avaient vu apparaître les membres du cirque, ils avaient détalé en hurlant comme s'ils avaient aperçu le diable. Car le cirque de Balthazar Britiescu n'était pas un cirque traditionnel.

C'était une foire aux monstres.

La dernière d'une Europe qui avait interdit les exhibitions d'êtres humains. Un effrayant *freak show* débarqué en Gévaudan. Les monstres chez la Bête.

« Et en avant la musique ! Mesdames, messieurs, sous le chapiteau aujourd'hui, du frisson et de l'émerveillement avec nos artistes uniques au monde ! Voici venir vers vous, pour une époustouflante démonstration des bizarreries de la nature, Barbara, l'incroyable femme à barbe ! Séraphin, l'homme-tronc, et Joseph, l'homme-homard, qui hanteront vos nuits ! Appolonie et Louissette, les sœurs siamoises ! Sally, Nelly et Daisy, les triplées microcéphales ! Gaston, l'homme le plus petit du monde, et sa cousine Cécilia, née avec trois jambes ! Le colosse Nicolai, capable d'assommer un ours à mains nues ! James, l'homme-éléphant, dont le visage restera gravé dans votre mémoire à jamais ! Et Pietro, notre clown contorsionniste aux os en caoutchouc. »

C'était le discours que Balthazar Britiescu avait braillé dans les ruelles du bourg, dans les cours des fermes, sur les routes du canton. La première représentation du cirque s'annonçait comme une soirée d'exception. Malheureusement, elle n'eut jamais lieu. Non pas à cause de la froideur de l'accueil que reçut Balthazar, entre le lourd silence des volets

clos et la proximité taquine des fourches paysannes, mais bien du fait du couteau planté dans son dos.

Mon arrière-grand-père, Paul-Émile de Creyssels, maire de Margoujols comme tous les Creyssels avant lui depuis le paléolithique inférieur, réveillé en pleine nuit par des coups insistants à sa porte, avait frôlé la crise cardiaque en découvrant les profils inquiétants d'un homme-éléphant et d'une femme à barbe venus demander de l'aide après le décès brutal de leur employeur.

Qui était responsable du crime ? Nul ne l'a jamais su. Les gendarmes mirent plusieurs jours pour arriver à Margoujols, l'un des bourgs les plus reculés du Gévaudan, et se montrèrent peu motivés par une enquête sur un forain roumain dont personne ne se souciait en 1945 à l'heure joviale de la tonte épurative des Lozériennes germanophiles. Il ressortit des quelques auditions menées pour la forme que Balthazar était un être abject dissimulé sous les traits d'un sympathique bateleur de foire. Un homme violent qui menait sa troupe par la peur. Un pervers qui torturait ses créatures. Le seul vrai monstre de son *freak show*.

Les gendarmes repartirent en demandant à la troupe de se tenir disponible pour de plus amples investigations. Les monstres attendirent, la

maréchaussée ne donna plus de nouvelles, le village devint terre d'asile.

Débarrassés de leur abominable maître, les membres du cirque ne savaient pas quelle suite donner à leur existence. Ils avaient été pris en charge depuis leur petite enfance par Balthazar qui soulageait pour trois sous des familles trop heureuses de se débarrasser de leurs rejetons improbables. Ils ne savaient du monde que ce que les déchirures dans la toile du chapiteau leur avaient permis d'apercevoir. Ils ne connaissaient des hommes que leurs rires et leurs coups. Ils prirent la décision de ne rien décider, et ils restèrent là où le destin les avait conduits.

Le meurtre originel de Balthazar sauva le village de Margoujols englué dans l'isolement et la consanguinité, condamné à disparaître comme tant d'autres hameaux des hauteurs du Gévaudan. Femme à barbe ou homme-caoutchouc, sœurs siamoises ou lilliputien, treize jeunes gens entre dix et vingt-cinq ans apportèrent à Margoujols leur sang neuf, leur désir de vivre, leur volonté d'être heureux.

Et leurs gènes monstrueux.

12 h 14

Deux heures après sa découverte, le cadavre de Joseph Zimm fait exploser le chiffre d'affaires du bar-tabac-épicerie-poste-cabinet-de-psychothérapie-de-groupe de M. et Mme Riffard. Tout ce que le village compte de philosophes, criminologues et experts généralistes y est réuni pour un colloque improvisé, pile à l'heure de l'apéro.

Papa a demandé à la populace déboussolée « d'être à la hauteur du proverbial esprit civique margoujolais en attendant sereinement l'intervention des autorités ». « Sereinement », par ici, ça veut dire en éclusant du blanc sec tout en débitant du cliché en palettes. À ma droite sur le ring, les partisans d'une vision essentialiste menés par Gabriel Troucelier, le président du Comité pour la réhabilitation de la Bête du Gévaudan, aussi rose et gras que les cochons de sa ferme.

– Douze coups de couteau ! Moi, je vous le dis, c'est signé les migrants ! Ils ont le mal en eux, ils l'ont dit sur BFM. Tiens, ça sent le trafic d'organes. Ils ont découpé Joseph en morceaux pour brouiller les pistes, mais je suis sûr que si on reconstitue le puzzle, il manque des pièces. Et sinon, y a plus de cacahuètes ?

À ma gauche, les tenants d'un existentialisme humaniste représentés par Jean-Claude Musson, instituteur à la retraite, animateur bénévole de la bibliothèque Maître Capello, physique sec du randonneur nourri sans OGM.

– Méfiez-vous des raccourcis racistes et de la propagande télévisuelle. BFM, c'est Big Brother à la solde des publicitaires ! Et mettez-vous un peu à la place des migrants, des boucs émissaires bien pratiques. Je prendrai un pastis, merci.

Enfin, au centre, les adeptes du complotisme menés par Gaëtan Siffoux, éleveur geek eczémateux et prognathe, rongé par un célibat forcé depuis le sevrage de ses deux ans.

– Moi, je vous dis que c'est un coup des migrants furtifs, les pires. Vous ne les voyez jamais, pourtant ils sont partout. Tout est expliqué dans une vidéo sur YouTube. On y voit très bien qu'on ne les voit pas. Où sont les chips ?

Moi, j'écoute en sirotant mon soda à la paille. Discrète mais incontournable. Quand l'atmosphère devient trop tendue, il y en a toujours un pour me demander mon avis.

– Et Julie, qu'est-ce qu'elle en pense ?

À ce moment-là, tout le monde rigole et Jean-Claude l'humaniste me tapote l'épaule dans un souci d'intégration. Grâce à moi, les tensions s'apaisent, les verres se remplissent, les olives se dénoyantent, et le débat de fond peut reprendre dans la sérénité. Je suis une excellente régulatrice d'ambiance.

C'est bon de se sentir utile.

Une voiture de gendarmerie pile devant le café-PMU-boucherie-pompes-funèbres de M. et Mme Riffard. Un crissement de pneus à décapsuler un tympan pour éviter une autruche qui traverse hors des clous. L'ébouriffant tourbillon de rhétorique à l'œuvre dans le café s'interrompt tout net. On sort une tête, on scrute le véhicule des autorités passé à deux doigts du steak tartare exotique, on filme avec les smartphones, on attend la suite de la caravane du Tour et, bientôt, la déception se lit sur les visages.

Pour ce premier meurtre au village depuis la cuvée Balthazar 1945, on espérait un déploiement policier à la hauteur de ce que nous promettent les

séries télévisées. Au bas mot, un fourgon rempli d'hommes en combinaisons blanches prêts à ratisser deux hectares de scène de crime afin de nourrir en traces ADN des laborantines botoxées jusqu'au trognon. Quelques kilomètres de ruban jaune et noir « *Do not cross* » pour  *fucking* emmailloter la  *fucking* grange de  *bloody* Joseph. Une panoplie d'hommes en noir munis d'oreillettes tirant des gueules à surgeler un hot-dog. Et, bien entendu, une nuée de journalistes aux dents longues dégainant caméras et micros pour offrir à l'autochtone son quart d'heure de gloire.

À la place, ce sont quatre gendarmes qui descendent de la voiture. Pas de costumes noirs, pas d'oreillettes, pas de mentons affûtés d'acteurs californiens. Ils portent ces uniformes bleus que le monde ne nous envie pas et dont la seule existence semble nous mettre à l'abri de toute perversion criminelle d'envergure. Qui pourrait imaginer Hannibal Lecter traqué par un gendarme français ?

Avec son pantalon trop court, sa chemisette trop grande, sa longue silhouette anorexique et sa tête d'informaticien myope, l'adjudant qui s'extirpe d'une 206 bleu sale s'est donné beaucoup de mal pour échapper aux canons hollywoodiens du détective beau gosse et torturé. Quant au jeune homme qui le serre de près avec un air inquiet, c'est un

blondinet à raie sage paraissant faire son stage de découverte de classe de troisième. Les deux autres sont les techniciens de l'identification criminelle qui vont analyser la scène de crime. Leurs combinaisons jaunâtres et leurs gants Mapa offrent à mes concitoyens un brin d'espoir, vite ruiné par le spectacle de ces ventres à bière courts sur pattes trimballant des mallettes huileuses plus proches de la boîte à outils du plombier au black que de la valise high-tech de l'expert à Miami.

Un malaise s'empare de la population, des gorges se nouent, des yeux deviennent humides, des bouches bredouillent de colère. Voilà ce qu'on nous envoie à la campagne ! On est la dernière roue de la charrette ! Que peut-on offrir de mieux qu'un homme-homard découpé en morceaux et balancé dans les toilettes ? Même nos crimes sordides ne recueillent que le mépris des élites. Encore un sale coup des Parisiens, de l'Union européenne, du système ! En tout cas, ça se paiera dans les urnes, ils vont voir ce qu'ils vont voir, non mais c'est vrai quoi.

Pendant que mes concitoyens vidangent leurs frustrations, papa serre la main des gendarmes avec gravité. J'ai toujours admiré ceux qui parviennent à lester chacun de leurs gestes d'un poids solennel. Serrer une main, froncer un sourcil, esquiss

une moue désolée, s'effleurer le bout du nez avec l'index, allonger le bras pour donner une direction, s'élaner du pied droit dans la grange de Joseph en invitant la force publique à vous suivre d'un hochement de tête : papa maîtrise sa chorégraphie à la perfection. Tout son corps obéit à sa volonté comme une troupe part à l'assaut derrière son général. Aveuglement.

Papa est un modèle pour moi. Malheureusement, je ne peux pas l'imiter.

12 h 36

Papa et les gendarmes s'engouffrent dans la grange, laissant la foule frustrée spéculer sur la suite des événements. On leur a volé un débarquement policier digne de ce nom, mais rien n'empêche l'espoir de continuer à palpiter dans les regards plus ou moins éveillés du troupeau villageois. Peut-être l'adjudant fera-t-il des révélations à la sortie de la grange ? Peut-être une camionnette de TF1 grimpe-t-elle en ce moment la route en lacet menant à Margoujols ? Bientôt le buzz sur Internet #BoucherDuGévaudan ?

À l'écart de la populace, à moitié dissimulée derrière l'ancien lavoir, j'aperçois Lucette Chabal, la fille de la femme à barbe et de l'homme-éléphant du cirque Britiescu. Elle doit avoir la soixantaine, mais elle ne ménage pas ses efforts pour paraître beaucoup plus. Elle fait des moulinets avec sa canne au pommeau en forme d'amanite phalloïde. Serait-elle en train de jeter des sorts ? Je m'approche pour

en avoir le cœur net et, cadeau bonus, pour profiter de la plastique insolite de Lucette. Nous sommes les deux personnes les plus laides du village, ça crée des liens.

Gaulée comme un cep de vigne victime du mildiou, Lucette a hérité du vaillant système pileux de sa mère. Un coup de chance, car il n'est pas offert à toutes les femmes de pouvoir dissimuler un disgracieux bec-de-lièvre derrière une épaisse moustache. Miss Margoujols 1971 après le forfait des autres concurrentes mystérieusement menacées de mort par un corbeau, Lucette a été dotée par la nature d'un esprit aussi tortueux que sa colonne vertébrale en scoliose. Maintenant que Joseph a abandonné sa couronne, elle est devenue la personne la plus détestée du village. Une belle promotion.

– Tiens, la légumineuse ? Rien d'autre à faire que tenir le crachoir aux vieilles ?

Jovialité, bienveillance, humanité, c'est notre Lucette.

– Regarde-moi cette bande de vautours attirés par l'odeur de la charogne. Ils ne valent pas mieux que Joseph ! D'ailleurs, ils feraient bien de se méfier...

Petite pause dramatique de l'habile conteuse qui tord sa tête dans ma direction tout en plissant ses yeux, opération à haut risque qui entraîne la

dégringolade des rides et le frétaillement de la moustache. Plaisir esthétique décuplé, je me régale.

– Tu veux savoir ce que je pense ? reprend la mystérieuse en jetant des coups d’œil à droite et à gauche.

Connaissant ma retenue naturelle, Lucette poursuit sans attendre de réaction.

– Il s’est passé cette nuit une chose étrange. Joseph n’a pas seulement été tué, il a été découpé en morceaux. Et ça change tout.

Ça change quoi ? Du point de vue de la santé physique de Joseph, pas grand-chose. Que sous-entend Lucette ? Inutile de poser la question, elle meurt d’envie de donner la réponse.

– Des meurtres, on en voit tous les jours sur CNews, alors pourquoi pas chez nous ? On n’est pas plus bêtes que des Marseillais à kalachnikov. En revanche, une finition au découpage, c’est plus rare. Et surtout, c’est déjà arrivé ici.

Là, on peut dire que Lucette titille ma curiosité. À quoi fait-elle référence ?

– Quelque chose est revenu du passé... Il y a une présence... Une présence mauvaise... Crois-moi, ce n’est pas fini. Je le sens. Tu me prends pour une vieille folle qui délire ? Tu verras. Tu te souviendras de ce que je t’ai dit.

Une vieille folle, c'est certain. Mais des tas de vieilles folles se transforment en pythies annonçant l'avenir dans des tas d'histoires policières, alors...

– Tiens, regarde, *ils* arrivent.

Un murmure monte de la foule. Je me retourne. Lucette en profite pour s'éclipser, me laissant en plein suspense comme un lecteur de polar volontairement frustré par l'auteur. *Ils* sont là. *Ils* s'avancent au milieu de la masse villageoise qui bruisse de chuchotements. Malgré soixante-dix ans de cohabitation, leur présence met toujours mal à l'aise. On ne s'habitue pas à l'étrange, *ils* le savent comme moi.

Les monstres.

Joseph Zimm disparu, il ne reste que cinq membres de la troupe de Balthazar. Des vieillards plus ou moins nonagénaires, derniers vestiges d'un passé évanoui. Les regards en coin et les messes basses leur rappellent qu'ils resteront toujours des curiosités. Des êtres à part. Un sentiment que je connais bien.

D'abord s'avancent les inséparables Gaston et Nicolai, le nain et le colosse. Les cent huit centimètres de Gaston, rendu infirme par l'âge, sont lovés dans les bras gigantesques de Nicolai. Malgré son âge avancé, celui-ci porte encore beau ses deux mètres et ses cent soixante kilos, même si son cerveau

a décidé d'illustrer point par point les conclusions des recherches du docteur Alzheimer.

Nicolai est le membre du cirque Britiescu le plus apprécié de la population. Sa force phénoménale était très sollicitée pour les travaux de la ferme, et sa simplicité d'esprit faisait fondre les cœurs des paysans qui se payaient l'équivalent de cinq hommes au tarif d'un saisonnier immigré clandestin. Un esclave consentant, ça s'intègre facilement.

Inapte à tout travail physique, le nain Gaston n'a pas pu être exploité comme son compagnon géant. Néanmoins, il a su remplir une fonction essentielle dans un village : celle du bouffon. Gaston est minuscule, Gaston est alcoolique, Gaston rigole quand on se moque de lui. À ses côtés, le plus sombre crétin arrive à se persuader qu'il est un être supérieur. Gaston est très aimé : un souffre-douleur, c'est précieux.

Derrière Gaston et Nicolai apparaît la longue silhouette de Pietro, l'homme-caoutchouc, le préféré des enfants. La maladie d'Ehlers-Danlos dont il est atteint se traduit par une stupéfiante élasticité de la peau et des articulations. Chacun se souvient de ses fascinants numéros qui animaient les récréations de l'école où il travaillait comme homme à tout faire. Il calait ses pieds derrière sa tête, étirait la peau de son visage sur plusieurs centimètres, déboîtait

ses épaules pour faire hurler les enfants ou encore s'enfermait dans une valise avant d'en surgir comme un diable de sa boîte.

L'hyperlaxité ligamentaire qui permet à Pietro de se tordre dans toutes les positions lui a longtemps valu une réputation avantageuse chez les femmes du canton. La rumeur affirme qu'il aurait offert à nombre d'entre elles des prestations physiques hors du commun. Il se dit aussi que Margoujols compte un nombre étonnant de personnes d'une grande souplesse...

Les trois monstres s'avancent vers la grange de Joseph, leur vieux camarade. Malheureusement, il manque à la parade le clou du spectacle : les sœurs siamoises, Appolonie et Louissette Popesco, et leur fameuse démarche de crabe. Reliées par le bas de la colonne vertébrale comme Daisy et Violet Hilton, les actrices du *Freaks* de Tod Browning, elles restent cloîtrées chez elles.

Sauvages et ombrageuses, les sœurs Popesco n'ont jamais participé à la vie du village. Grâce à la rapidité d'exécution qu'offre leur travail à quatre mains, elles ont pu vivre de leur talent de couturières. Seule Lucette Chabal entretient avec elles une relation cordiale. Sa mère, la femme à barbe, avait pris sous son aile les siamoises après la mort de Balthazar. Lucette est une des rares personnes admises dans leur antre.

Elle leur fait les courses, elle les tient au courant des potins, elle les assiste au quotidien. Quand on voit que même une Lucette peut avoir de bons côtés, on se laisserait presque aller à croire en l'humanité.

Pour avoir côtoyé les sœurs Popesco à l'époque où mes parents voulaient me valoriser en me confiant des missions cruciales du type apporter des travaux de couture aux siamoises, je dirais qu'il est difficile d'imaginer personnalités plus opposées que les deux sœurs. Appolonie est une langue de vipère farouche, à l'œil toujours brûlant de colère, là où sa sœur Louissette n'est que retenue et douceur. Quand l'une se moquait de moi sans vergogne, l'autre m'entourait de son inépuisable gentillesse. La sorcière et la sainte, comme si une âme s'était scindée pour habiter deux corps.

Je me demande ce que devient une siamoise quand sa sœur meurt. Comme les sœurs Popesco ne partagent pas d'organes vitaux, quand l'une aura trépassé, l'autre sera toujours en vie. Peut-on vivre longtemps relié à un cadavre ? Oui, je sais, j'ai toujours la tête pleine d'idées bizarres, c'est ma façon de passer le temps. Car le temps est long, très long, quand on est moi.

Les membres du cirque Britiescu vont bientôt disparaître, mais la tradition des monstres de Margoujols ne s'éteindra pas avec eux.

Grâce à moi.

## Pause

Je m'appelle Julie de Creyssels et je suis née au village, dans la maison bourgeoise de mes parents, il y a vingt-trois ans. La fermeture de la maternité à cinquante kilomètres de Margoujols, pour cause d'activité insuffisante mettant en péril la sécurité des femmes et des enfants – et non pour de sinistres raisons budgétaires comme les mauvaises langues osent encore le prétendre – place depuis le début des années 1990 la première salle de travail à plus de deux cents kilomètres de notre foyer.

Afin de préserver la couche d'ozone, mes parents ont préféré s'éviter un tel déplacement, d'autant qu'ils roulaient au diesel et que ce n'est pas bien. J'ai donc eu droit au canapé du salon, aux mains de ma grand-mère (qui accouchait les vaches du canton) et à des complications. Un cordon ombilical taquin autour du cou en guise de pendentif de baptême, des manipulations hasardeuses de mamie, qui ne

voyait plus d'ophtalmo depuis qu'elle ne voyait plus rien, et une arrivée par le siège digne des meilleurs films gore d'Hollywood m'ont offert une position stable dans la vie : assise dans un fauteuil roulant.

Tétraplégique. La totale, le gros lot, carton plein. Émaciée, le regard fixe et la lippe boudeuse, un peu comme les mannequins qui trimballetent leur anorexie sur les podiums, mais en moins sexy. La tête penchée sur le côté pour mieux me baver sur l'épaule. Car je bave. Beaucoup. Un des rares domaines dans lequel je sois très productive. Je suis un monstre. Je vous avais avertis.

À cet instant, vous êtes en train de me plaindre. Réaction normale qui montre que l'éducation judéo-chrétienne a bien fonctionné sur votre personne. Vous n'êtes pas sociopathe, vous pouvez continuer à émettre vos ondes compassionnelles jusqu'à atteindre un niveau satisfaisant de bonne conscience. Ensuite, vous pourrez opter pour une indifférence gênée et des regards lointains, parce que mine de rien, je bave et c'est dégueu.

Vous allez me dire que je suis cynique et vous aurez raison. Sans vouloir me vanter, je suis le cynisme incarné. Si, dans ma situation, je ne l'étais pas, ça voudrait dire qu'en plus d'être handicapée je serais complètement demeurée, non ?

Si ça peut vous rassurer, sachez que je ne suis pas à plaindre car ma paralysie n'est pas totale : je peux bouger le majeur de la main gauche. Oui, je suis une sacrée veinarde. Un doigt a été épargné par le destin. Dressé en permanence, comme un doigt d'honneur à la vie, il peut bouger légèrement de haut en bas. Grâce à lui, et à un équipement informatique ultra-performant, je peux communiquer avec autrui. Je suis même devenue très efficace dans l'écriture grâce à un entraînement soutenu auquel je consacre de nombreuses heures par jour. Il faut dire que je n'ai pas grand-chose d'autre à faire : je ne suis pas très shopping.

Pour être tout à fait juste, je dois préciser que je suis aussi capable de communiquer à l'oral, même si mon vocabulaire reste limité. Quand je souffle à fond entre les deux reliquats de bifteck qui me servent de lèvres, ça donne à peu près ça : « ffffffff-fchiéééééééééé ». Mon expression fétiche. Si j'avais été à la place de mes parents, ce serait devenu mon surnom. Mais, bien sûr, ça ne se fait pas. Et mes parents ne font jamais ce qui ne se fait pas. Pourtant, il n'y a rien qui résume mieux ma personne, mon état, mon existence : ffffffffchiéééééééééé.

Cela étant dit, je suis quelqu'un d'attachant. C'est ce que tout le monde affirme. Il faut avouer que le choix de qualificatifs est réduit quand on souhaite me décrire. Soit on tente la sincérité (« hideuse »,

« repoussante », « dégoûtante ») et on est vite déso-  
bligeant ; soit on opte pour le mensonge (« char-  
mante », « élégante », « fascinante ») et ça finit par se  
voir qu'on se paye ma tête. Il reste donc « coura-  
geuse », « intelligente » et « attachante ». De parfaits  
mots-clés pour compléter mon brillant CV : Julie  
de Creyssels, 23 ans, célibataire sans enfant (à vie),  
motorisée (à mort). Centres d'intérêt : gymnastique  
rythmique, patinage artistique et saut à l'élastique  
(le tout à la télé).

Je vous mets mal à l'aise en disant des choses  
pareilles ? C'est normal, en tant que CSP+ qui per-  
siste à lire des livres alors qu'elle a trois cent cin-  
quante chaînes à disposition dans sa box, vous êtes  
une personne bien éduquée, humaniste, sensible à la  
misère humaine, qui donne sans doute tous les ans  
pour le Téléthon. Et moi, je suis un monstre. Mais  
ce n'est pas grave, c'est juste pour cette vie. Dans  
la prochaine, je me réincarnerai dans une enveloppe  
plus attractive de type femme de joueur de foot,  
jet-setteuse monégasque ou participante à *The Voice*.  
Non, je déconne avec mes histoires de réincarnation.  
Ma situation est assez merdique comme ça, il ne  
manquerait plus que je devienne bouddhiste.

Allez, assez parlé de moi. Toutes les bonnes  
choses ont une fin.

C'est leur seul point commun avec les mauvaises.

12 h 53

Alors que les ersatz d'enquêteurs mènent leurs investigations dans la grange de Joseph, la foule vexée piétine en ruminant sa frustration. De mon côté, soucieuse de lutter contre les tendances nominalistes de notre époque, je me mets à l'écoute de mes concitoyens et passe de groupe en groupe attraper au vol les bulles d'intelligence qu'ils diffusent avec générosité.

Les gens sont si bavards... Ils ont toujours des opinions, des théories, des certitudes et, surtout, ils tiennent à le faire savoir. Comme le bon Dieu, dans son infinie bonté, n'a pas souhaité m'offrir la fonction langagière, je suis avant tout un être d'écoute. Mon oreille est infatigable, mon ouïe d'une grande finesse. Pour une fois qu'un truc fonctionne chez moi, j'en profite.

Comme mon visage reste figé, je suis rassurante pour celui qui parle. Les gens pensent que mon

cerveau aussi est paralysé. Devant moi, on se laisse aller aux confidences, on livre ses secrets, comme si j'étais invisible. Je suis dans mon fauteuil face à la vie comme une spectatrice devant une pièce de théâtre. (Oui, la métaphore est usée, mais on ne critique pas une handicapée.)

Je m'approche d'Yvette Bernicola, crinière noire et bec d'aigle, figure de l'élite intellectuelle margoujolaise, spécialiste de la paupiette d'autruchon et de la larme de crocodile. Elle papote avec son partenaire de Scrabble Jean-Claude Musson, notre ancien instituteur à l'humanisme en bandoulière.

– Moi, ça ne me surprend pas, livre Yvette. On aurait dit que Joseph faisait exprès de chercher les ennuis.

– Son handicap pouvait expliquer sa misanthropie, rappelle Jean-Claude. Mettons-nous à sa place.

– Je ne dis pas qu'il a bien cherché ce qui lui est arrivé...

– Le meurtrier doit avoir ses raisons. Il faudra se mettre à sa place.

– Mais quand même, il l'a bien cherché, non ?

– De là à le découper en morceaux, il y a une limite.

– C'est vrai. Tuer, d'accord, mais dans le respect de la dignité humaine.

Si un meurtre est bien sûr une tragédie, c'est d'abord un formidable sujet de conversation. Dresser un tableau 100 % négatif des assassins, c'est faire preuve d'un esprit étroit. Le tueur crée du lien social. Il alimente les débats, nourrit les échanges, fait vivre la cité. Il faudrait chiffrer ça en détail, mais je mettrais mon majeur à couper que le ratio avantages / inconvénients plaide en faveur du crime. Écoutons pour s'en convaincre Gabriel Troucelier, président du Comité pour la réhabilitation de la Bête du Gévaudan, qui tient en haleine les frères Castan, propriétaires des deux plus grosses fermes de la région et des deux plus petits Q.I. du pays. La rumeur les compte parmi les enfants naturels de Pietro, l'homme-élastique. Que leurs cerveaux soient en caoutchouc ne serait pas une surprise.

– J'ai vu Joseph hier soir, raconte Gabriel. Il avait beaucoup bu.

– Comme d'habitude, rappellent les Castan.

– Il m'a dit qu'il avait découvert un truc incroyable.

– Ah oui ?

– Il m'a dit que je ne le croirais jamais.

– Ah non ?

– Il m'a dit que tout le village serait scié quand il révélerait son secret.

– Et c'était quoi ?

– Ah ça, il me l'a pas dit.

Un « truc incroyable » ? Voilà qui est intéressant, Gabriel, mais il faudrait travailler la chute de tes histoires. Qu'est-ce que Joseph a bien pu découvrir ? Son « secret » a-t-il un lien avec sa mort ? Pas de crime sans mobile. Mon imagination s'emballa en même temps que mon fauteuil. Tout doux, Jolly Jumper ! Oui, j'ai donné un nom à mon destrier motorisé. C'est mon côté fofou.

Peut-être vais-je en apprendre davantage auprès de Pierrot Charbonnier, notre sportif de haut niveau, détenteur du record régional du plus gros mangeur de saucisses (soixante-huit en trois minutes quinze). Il palabre avec Michel Riffard, triste sire à cheveux gras, champion du monde catégorie bassesse & veulerie à l'unanimité du jury, époux de Magali Riffard, la propriétaire du café polyfonctionnel de la place de la mairie.

– Quand je pense que j'ai failli me battre avec Joseph pas plus tard qu'hier, juste là, devant sa grange, explique Pierrot.

– Quelle ordure... crache Michel.

– Il disait que nous étions tous des menteurs au village...

– Quel fumier...

– Et qu'il avait découvert le pire de tous.

– Une belle enflure.

– Il beuglait qu'on l'avait cambriolé et qu'il allait se venger.

– Il s'est arrangé pour mourir avant de régler son ardoise au café, cet enfoiré.

Poignante oraison funèbre qui confirme l'existence d'un secret dont Joseph le bien-aimé était le gardien. Le défunt avait découvert quelque chose et il prétendait avoir été cambriolé... Cela a-t-il un lien avec le meurtre ? Quel type de secret peut justifier un tel déchaînement de violence ? Margoujols n'est pas peuplé que d'enfants de chœur, mais de là à imaginer nos braves paysans, même consanguins, en psychopathes, il y a un pas...

Mon fauteuil se faufile, je poursuis ma récolte. Évidemment, je ne recueille pas que des perles dans mes déambulations. Je prends la température, je butine. Beaucoup de déchets, parfois des pépites. Si la plupart des citoyens s'épanchent sans pudeur sur Joseph, certains font preuve de décence en discutant infections urinaires ou cors aux pieds. C'est le cas de Nicole Troucelier, épouse de Gabriel, brindille décolorée qui martyrise depuis vingt ans la chorale municipale, et de sa meilleure ennemie Martine Bonnafous, hypocondriaque à la carrure de déménageur, spécialisée dans le vol de pots de fleurs au cimetière. Inséparables, comme leurs pères

respectifs le nain Gaston et le colosse Nicolai, elles adorent se détester.

– C’est que je déguste avec mes varices, tu sais, geint Nicole.

– Et moi, gémit Martine, avec mon lupus c’est pire, ma pauvre.

– Ça me lance, ça me brûle, c’est l’enfer.

– Moi pareil, mais plus que toi.

Peu intéressée par le thème très actuel de la compétition victimaire, je m’éloigne sur mon fauteuil de compétition. Je dois avouer un de mes défauts : je manque de compassion pour les gens qui se plaignent de leurs petits bobos. Je ne sais pas d’où ça vient. Peut-être un problème hormonal ?

J’oriente mes roues vers Clovis Bernicola, époux d’Yvette, barbu intermittent, ventripotent chronique, président de l’Association des éleveurs d’autruches du Gévaudan. Il est en grande conversation avec Gaëtan Siffoux, complotiste militant, adepte de la méfiance systématique, toujours prêt à défourailler contre l’insaisissable *on* conspirant dans l’ombre, car *on* ne la lui fait pas.

– J’ai vu quelqu’un sortir de chez Joseph, hier soir, révèle Clovis.

– Tu as vu quelqu’un ou *on* a voulu que tu croies avoir vu quelqu’un ? s’interroge Gaëtan.

– C’était une femme.

- Qu'est-ce qui te prouve que c'était une femme ?
- Elle portait une robe.
- Oui, mais qu'est-ce qu'on avait mis sous cette robe ?
- Je ne sais pas. Il faisait trop sombre.

Ça devient intéressant tout ça. Une femme chez Joseph ? Ce serait une première. L'éparpillé entretenait une relation conflictuelle avec les entités féminines dépourvues de cornes. Si ses mains de homard ne l'ont pas aidé à endosser le costume du séducteur, on peut penser que son regard vicieux, ses mouvements de langue pervers et ses grognements porcins n'ont pas favorisé non plus les rapprochements physiques.

Un secret mystérieux, un cambriolage inexpliqué, une femme énigmatique, c'est un bon départ pour un détective amateur. J'en sais déjà beaucoup plus que le pauvre adjudant parti à la pêche aux morceaux de Joseph.

À propos d'adjudant, il sort de la grange en compagnie de mon père. Comme ils font partie des élus qui savent des choses, et nous pas, la foule se retourne vers eux, le silence se fait, les oreilles en quête d'une information croustillante qu'on pourra remâcher pendant des heures avec des mines exultant d'horreur. Va-t-on avoir droit à des révélations ? J'en frétille déjà. Intérieurement, il va sans dire.

Les deux hommes sont en pleine discussion, visages graves de circonstance. Et si l'adjudant confirmait qu'il était sur les traces d'une femme ? J'avoue que ça me ferait plaisir. Pas sur un plan féministe – même si je suis pour le droit des femmes à découper son prochain à l'égal des hommes – mais du point de vue de l'amatrice d'histoires policières. Tout le monde est d'accord avec ce constat : on manque de tueuses dans le polar. On n'en peut plus de ces homicides à testostérone toujours commis par le même profil de malade mental perturbé par sa mère (car n'oublions pas que si les femmes ne tuent pas, les hommes assassinent à cause d'elles).

Une meurtrière, une dépeceuse, une tortionnaire, une *serial killeuse*, ça nous changerait un peu, non ?

*Je vois la vie en monstre,  
le blog de Winona Jane*

Épisode 2

*Ma mère a quitté son village de Bulgarie à dix-sept ans pour travailler dans le tourisme en France. Ses parents connaissaient un lointain cousin qui avait fait fortune à Paris, ils lui ont confié leur fille. Du tourisme, elle en a fait beaucoup. Des boulevards parisiens aux départementales du sud de la France, elle a avalé autant de kilomètres que d'organes génitaux de taille variable et de propreté aléatoire.*

*Le cousin avait travaillé dur depuis son arrivée en France alors qu'il était encore adolescent. En véritable Steve Jobs de la prostitution, il avait commencé dans une cave avec ses propres orifices avant de louer ceux des autres et de conquérir peu à peu un marché international. Vingt ans plus tard, à la tête du plus gros réseau européen de prostituées de l'Est, on le surnommait Big Mac. Comme il avait à cœur de faire profiter sa famille de sa réussite, il a offert un plan de carrière à ma mère. Il lui a mis le pied à l'étrier et les muqueuses au*

*vent, car le succès et la fortune donnent des obligations morales. Tous les dirigeants du CAC 40 le savent bien.*

*J'ai grandi dans un bidonville de la banlieue lyonnaise où ma mère a accouché. Mes éleveurs m'ont raconté qu'elle avait débarqué un soir, à terme et alcoolisée. Elle s'est allongée dans sa caravane, elle s'est offert le fix du siècle et elle m'a expulsée avant de trépasser d'une overdose. À moins qu'elle soit morte d'abord et que je ne me sois extirpée d'elle toute seule, à la force du poignet, comme je l'ai toujours fait par la suite. Née d'un corps mort.*

*Ma naissance n'a pas été déclarée en mairie. Personne ne venait voir ce qui se passait dans le bidonville. J'ai été élevée avec la marmaille collective, je n'ai jamais été à l'école, jamais eu de papiers d'identité. Je suis un fantôme. Je n'existe pas.*

*Je m'appelle Winona Jane. C'est moi qui ai choisi mon nom.*

*Tant qu'à inventer son patronyme, autant la jouer classe américaine. Dans le petit milieu des serial killers, c'est plus porteur.*

13 h 08

La déception est à la hauteur des attentes villageoises. Les visages éclairés par l'espoir se ferment alors que l'adjudant salue mon père et retourne patauger dans la tripaille. Papa affiche une mine soigneusement travaillée, mêlant douleur contenue et autorité solennelle, pour annoncer qu'il faut laisser la maréchaussée mener à bien son pénible labeur, rester dignes dans l'épreuve, collaborer à l'enquête, et autres phrases en carton fournies avec la panoplie de monsieur le maire.

La foule désœuvrée n'a d'autre choix que de se disperser, hésitant sur la meilleure façon de digérer sa contrariété : petit blanc au bistrot ou gros rouge à la maison ? Je fais un dernier tour sur la place pour grappiller du rab de fulgurances verbales. Je tente une récolte du côté de mes amis les monstres. Pietro, mon adorable homme-élastique qui s'est toujours démené pour me dérider, m'offre

un triste sourire. Gaston, ce vieil homme prisonnier d'un corps d'enfant, me prend la main avec douceur pour me dire :

– Je ne pensais pas que la mort de cette crapule de Joseph me rendrait triste. On devient sensible avec l'âge.

Quant à Nicolaï, il s'exclame, sans doute pour la dixième fois de la matinée à cause de sa mémoire en lambeaux :

– Comment ? Joseph est mort ?

Puis, à ma grande surprise, il pleure. Le visage du colosse est baigné de larmes. Tout ça pour Joseph ? Ça me laisse perplexe. Nicolaï pleure sans doute sur le cirque Britiescu bientôt englouti dans le néant. Il pleure sur son passé, il pleure sur lui, car on pleure toujours sur soi, même quand on croit pleurer sur les autres (j'aime les phrases définitives, ça donne un genre). Moi, je ne pleure jamais. Atrophie du canal lacrymonasal. Pour compenser, je bave. On reste dans le domaine de la sécrétion, c'est l'essentiel.

J'envisage de m'éloigner vers d'autres horizons avant que les larmes de Nicolaï ne fassent rouiller mon fauteuil quand je les vois débarquer à leur tour : les touristes.

Ils sont quatre, soit la moyenne annuelle du nombre d'étrangers venant se perdre dans nos contrées. Un couple de trentenaires aux grands yeux

de Scandinaves épanouis par la social-démocratie, et leurs fillettes de sept et neuf ans. Des Suédois victimes de Gabriel Troucelier, le président du Comité pour la réhabilitation de la Bête du Gévaudan, qui a vaguement retapé une bergerie louée comme gîte rural à des amateurs d'authenticité, de dépaysement et d'odeurs étranges venues d'ailleurs.

Persuadé que la réussite d'une maison d'hôtes réside davantage dans une bonne communication que dans le confort matériel, Gabriel a investi l'argent prévu pour renouveler ses matelas bourrés à la paille dans un site Internet au graphisme enjôleur. Son raisonnement est simple : quand des touristes ont traversé l'Europe pour arriver jusqu'à Margoujols, ils y restent, quelle que soit la literie. Même s'ils s'aperçoivent assez vite que plusieurs générations de brebis ont imprégné les pierres d'une fragrance des plus sauvages.

Les parents Beekmans, parmi nous depuis cinq jours, ont l'air fatigués. Ils consacrent leurs journées à d'interminables randonnées dans le but d'épuiser (de perdre ?) leurs rejetons. Car derrière des visages d'anges auréolés de boucles blondes, les sœurs se distinguent par une hyperactivité hors du commun et un goût prononcé pour tout ce qui relève du malfaisant.

Dès le premier jour, elles ont manifesté leur déception vis-à-vis de leur lieu de vacances en caillassant le tracteur de Clovis Bernicola, les autruches de Clovis Bernicola, et Clovis Bernicola. Le lendemain, elles ont procédé à un relooking capillaire du vieil âne de Gabriel Troucelier dans le plus pur style cagole niçoise décolorée. Enfin, le troisième jour, elles m'ont tourné autour, l'œil brillant devant les potentialités ludiques de mon fauteuil. La dextérité de mon majeur a su les mettre au pas. Après deux marches arrière et quelques rotations surprises, les petites étaient à terre à masser leurs meurtrissures. Le secret avec les gamins, c'est de savoir leur parler. À chacun son langage.

Les parents Beekmans s'approchent de moi en arborant leur plus beau sourire. Leur ouverture d'esprit toute nordique et leur bien-pensance bobo les obligent à venir me saluer afin de m'intégrer dans l'humanité. Résultat : cinq jours qu'ils me fatiguent. Surtout avec leurs deux fanatiques en herbe qui ne trouveront le repos que lorsqu'elles auront crevé mes pneus avec leurs dents. Tiens, et si c'étaient elles qui avaient dépecé Joseph, histoire de décompresser entre deux randonnées ? En considérant la dimension espiègle du rendu façon puzzle, moi je dis : pourquoi pas ?

Les Beekmans s'avancent, je fais le geste qui sauve.  
Bip, bip, mon fauteuil se détourne et s'éloigne.  
Vitesse maximum.

Bonheur d'imaginer leurs têtes. Ivresse de l'échappée belle.

19 h 00

L'adjudant Pascalini est mal à l'aise. Il renifle, il remonte ses lunettes, il montre ses dents pour faire croire qu'il sourit. Surtout, il évite de regarder dans ma direction. Je compatis. On lui a attribué la place de choix, juste en face de moi. Un tête-à-tête avec un monstre baveur nourri à la petite cuillère. Bon appétit.

Dans sa grande bonté, papa a offert l'hospitalité au gendarme pour le souper familial. Dix-neuf heures précises, été comme hiver. L'édile de la cité, en charge de plus ou moins quatre cent trente-deux âmes (Lucette Chabal a-t-elle une âme ?), se doit de cultiver une proximité de bon aloi avec les forces de l'ordre.

Pauvre adjudant. La fourchette hésitante devant une ratatouille, lui qui vient de passer l'après-midi avec un Joseph en bouillabaisse, il est obligé d'écouter papa, lancé dans un exposé sur la situation

de Margoujols, l'un des villages les plus isolés de France. Il nous faut des heures pour atteindre la civilisation par une route en lacet, verglacée l'hiver, moutonneuse l'été. C'est toute une expédition pour faire les soldes avec les copines (heureusement, je n'ai pas de copines).

En revanche, nous sommes des plus gâtés en ce qui concerne la couverture numérique. Grâce à qui ? À Miss Paraplégie. Comme papa cultive depuis ma naissance facétieuse une intense culpabilité, pudiquement dissimulée derrière le costume du notable de province, il s'est toujours démené pour me permettre de communiquer avec le monde extérieur.

Dès la fin des années 1990, il a obtenu l'installation d'une antenne-relais de téléphonie mobile sur la falaise juste au-dessus du village. Concernant Internet, nous avons la fibre optique depuis des lustres et un débit à rendre jaloux n'importe quel startuper californien. Quant à mon fauteuil, il possède des fonctions exceptionnelles qui font basculer la Lozère dans la science-fiction. Mais papa ne s'est pas arrêté là. Il n'a eu de cesse d'intégrer tous les habitants dans son trip modernité. Bien que la moyenne d'âge fait de Margoujols une sorte d'hospice à ciel ouvert, chacun de nous a été pourvu d'ordinateurs et de tablettes financés par la mairie. Tout le monde est passé par des stages de formation,

et la majorité est devenue experte en nouvelles technologies. Ici, même les plus âgés surfent sur Internet pour prouver que la croyance dans le progrès de l'être humain n'est pas morte. Bref, Margoujols est branché. Que l'adjudant Pascalini se le dise.

Mon père continue son exposé plein de mots. Confronté au double risque d'indigestion lexicale et ratatouillesque, Pascalini sent que son pronostic vital est engagé. Il tente une diversion.

– Dites-moi... Savez-vous si le défunt, M. Zimm, avait reçu des menaces ? S'il avait des ennemis ?

– Joseph avait une personnalité aux inconfortables rugosités. Il cultivait un nombre conséquent d'inimitiés parmi mes administrés.

– Vous voulez dire qu'il était fâché avec beaucoup de monde ?

– Avec *tout le monde* serait une formule plus adaptée. Joseph était un parfait sauvage. Personne à Margoujols ne se définirait comme son intime.

– Vous aussi, vous étiez fâché avec lui ?

– En tant que premier magistrat, je suis au-dessus de ces contingences. Cela étant dit, il existe un fossé entre « être fâché » et « découper un voisin en morceaux ». Si les habitants de Margoujols présentent parfois la rudesse des gens de la terre, je ne leur connais pas de tendances homicides. J'ai pris le pouls de la population, je ne vous cache pas qu'elle

est traumatisée. Dans quelle direction pensez-vous orienter l'enquête ?

– Il est trop tôt pour le dire. L'équipe technique termine ses analyses au domicile de M. Zimm.

Mon père examine avec intensité la texture d'un morceau de poivron agonisant dans son assiette. Il a une idée derrière la tête.

– Dites-moi, adjudant, pendant vos investigations, auriez-vous trouvé...

Je rêve ou papa vient de marquer une hésitation ? La première depuis vingt-trois ans que je le côtoie. Mon père n'est que certitudes. Certitude d'avoir raison, certitude d'être supérieur, certitude d'incarner la certitude. Une hésitation... Que se passe-t-il ?

– Auriez-vous trouvé un carnet ? reprend papa.

– Quel genre de carnet, monsieur le maire ?

– Eh bien...

Une deuxième hésitation ? Alors là, c'est grave. J'en lâche une giclette de bouillie.

– Un carnet noir... Voyez-vous, si Joseph généralisait tant d'hostilité, c'est qu'il s'adonnait à l'activité peu glorieuse du commérage. Il rôdait dans Margoujols pour espionner ses voisins, soulever le coin du rideau de l'intimité des couples, mettre son nez dans le linge sale des familles, puis consigner le résultat de ses investigations dans son carnet. Il prétendait détenir des secrets sur tout le monde.

Même s'il se montrait odieux, personne n'osait lui tenir tête par peur de révélations.

– Jusqu'à la nuit de sa mort, précise l'adjudant.

– Certes.

– Nous n'avons pas trouvé ce carnet pour l'instant, mais s'il contient de quoi faire chanter le village, nous avons là un mobile possible. Qu'est-ce qu'on y lirait vous concernant ?

Mon père se raidit, piqué au vif. Le repas prend un tour réjouissant.

– Personne n'a jamais lu ce carnet, je pense qu'on y trouvera surtout les fantasmes de Joseph. Nous n'avons pas de secret chez les Creyssels.

– Pas de cadavres dans le placard.

– Exactement.

– Bien. Je vais vous demander de m'excuser, j'ai beaucoup de travail qui m'attend. Merci pour votre accueil.

Le gendarme vient de trouver la parade pour se débarrasser de la famille boulet, même si ça lui coûte le dessert. Sauf qu'il ne connaît pas mon père...

– Nous allons vous aider, adjudant. J'ai demandé à la population de se mettre à votre disposition pour faciliter votre enquête. Par ailleurs, ma fille Julie va vous seconder. Elle connaît chacun des Margoujolais et pourra vous guider partout.

Je dresse mon majeur pour montrer mon enthousiasme. Pascalini fait une mine impayable en comprenant qu'il va se coltiner la gisante à roulettes. Tout bon enquêteur a besoin d'un comparse en contraste pour le mettre en valeur. L'adjudant a touché le jackpot : il ne trouvera pas plus contrasté que moi. Lui qui se croyait sauvé, il n'en est qu'aux préliminaires. Le calvaire de Margoujols, station 1.

L'adjudant ira-t-il au bout de son chemin de croix ? Suspense.

19 h 33

Une fois dans la rue, le gendarme fait un gros effort pour imiter la tête du type qui trouve naturel d'être suivi par un mollusque à moteur. Pour compenser le malaise, il donne ses ordres. Bonne fille, je me mets au garde-à-vous mental.

– Commençons par récupérer le deuxième classe Babiloune, mon stagiaire. Il est allé manger au café avec pour mission de tâter le terrain. C'est le meilleur endroit pour saisir les ambiances. Vous pouvez m'y conduire, s'il vous plaît ?

– Avec grand plaisir, mon adjudant, fais-je de ma voix langoureuse d'hôtesse de l'air.

Pascalini me lance un regard de sidération. Un légume qui parle ? Ça leur fait un choc chaque fois. J'attends toujours un peu avant d'offrir ma surprise vocale. Histoire de savourer les mimiques interloquées.

C'est tout récent et c'est extraordinaire : depuis un mois, un nouvel équipement informatique a transformé ma vie. Mon père m'a offert le même ordinateur que celui de l'astrophysicien Stephen Hawking, cloué dans un fauteuil à cause de la maladie de Charcot. Le gars explorait les trous noirs et percevait les mystères de l'univers alors qu'il n'arrivait même pas à se curer le nez. Un modèle pour moi.

Cet ordinateur permet de traduire vocalement les mots que j'écris de mon majeur. Je peux enregistrer des phrases prêtes à l'emploi et utiliser un panel de voix pour accentuer mes effets. Avec les hommes, j'opte pour des timbres chauds, des sonorités érotiques : ça me va bien au teint.

– Vous me suivez, mon adjudant ?

– Bien... bien sûr, balbutie Pascalini.

Toujours réjouissant de voir les gens faire comme si tout était normal alors que leur visage exprime le contraire. Personne n'ose jamais me dire « Vous parlez ? C'est incroyable ! » ou « Vous comprenez ce qu'on dit ? » ou encore « Alors vous n'êtes pas vraiment un légume ? » Ça ne se fait pas de parler à une handicapée de son handicap, au cas où elle ne serait pas au courant de son état.

Je l'avoue, j'aime mettre les gens mal à l'aise. Ce n'est pas méchant, juste l'occasion de m'amuser un peu. La nature a été joueuse elle aussi en

plaçant un cerveau normal dans un corps inerte. Dans les moments de déprime, je souhaiterais avoir une cervelle en bouillie pour trouver le repos. Le reste du temps, j'essaie d'utiliser la seule chose qui fonctionne chez moi pour faire mumuse avec mon prochain. Mon côté céphalopode farceur.

– Le café Riffard n'est pas loin. On va y aller à pied. Enfin, surtout vous.

L'adjudant répond « d'accord » avec un sourire stressé. Il n'a pas réagi à ma blague, mais j'ai l'habitude. Je sais que la qualité de mon trait d'esprit n'est pas en cause. On peut rire de tout, mais pas avec une handicapée, c'est une question de respect.

L'adjudant marche en silence. Il cherche un sujet de conversation. Il se demande de quoi il pourrait parler pour donner l'impression qu'il s'adresse à quelqu'un de normal et, bien sûr, il ne trouve pas. Les seules choses qu'il a envie de me dire sont : « C'est effrayant d'imaginer votre vie » ou : « À votre place, je voudrais mourir. » Alors, il se tait.

De mon côté, je continue à m'amuser. On m'a gratifiée d'un fauteuil fantastique au dernier Noël. Non seulement il est équipé d'un ordinateur puissant, mais il peut se déplacer à une vitesse impressionnante. J'en profite pour faire cavalier les gens, et je trouve ça drôle. Je procède par étapes, j'augmente progressivement la vitesse, pour obliger le marcheur

à hausser le rythme sans qu'il en ait conscience, jusqu'au moment où il commence à s'essouffler.

– C'est... c'est... encore... loin ? s'étouffe Pascalini qui ne doit manifestement pas son grade à ses prouesses physiques.

– Une petite heure.

– Ah...

L'adjudant ne sait plus quoi penser. Il est au courant que mon cerveau fonctionne et que je comprends ce qui se passe autour de moi. Il accède à un nouveau stade de questionnement, tente d'analyser la situation selon une grille de lecture toute neuve. De mon côté, je passe la vitesse supérieure. L'adjudant trotte en soufflant. Il transpire. Il fronce les sourcils. Sa colère monte.

– Un kilomètre à pied, ça use, ça use !

Ça y est. L'adjudant est maintenant certain que je me paye sa tête. Oui, je le vois dans ses yeux, il est furieux. Il m'en veut, il m'insulte intérieurement. Il a envie de m'en claquer une. C'est à cet instant qu'il se passe quelque chose de formidable : il ne me regarde plus comme une handicapée.

Il me regarde comme une petite conne. C'est un progrès phénoménal.

De Dracula à la créature de Frankenstein en passant par Mister Hyde ou le Joker, les monstres peuplent la fiction. Tous ont en commun d'avoir saisi que s'ils voulaient être respectés, ils n'avaient qu'un seul créneau possible : celui de génie du mal. Quand on est une victime de la nature et qu'on a un tant soit peu bon cœur, comme ce pauvre Quasimodo par exemple, on est condamné à être humilié à longueur de temps, victime du rejet, des moqueries ou, pire, de la pitié condescendante. La créature de Frankenstein l'a bien compris. Bienveillant et naïf au début du roman de Mary Shelley, le boulonné va prendre conscience au gré des humiliations que si l'on souhaite être pris au sérieux quand on a la gueule ravagée, avoir égorgé quelques personnes est un plus sur un CV.

Moi, je n'ai pas autant d'ambition. Être intégrée dans la grande confrérie humaine des petites connes

et des petits cons suffit à mon bonheur. Je sais bien que je n'ai pas été gentille avec l'adjudant Pascalini, mais je n'avais pas le choix. Je suis en état de légitime défense. Depuis que je suis née.

J'éprouve toujours de la jalousie vis-à-vis des gens que je vois autour de moi. Ils courent, chantent, sautent, s'embrassent, s'invectivent, se lamentent, se caressent, s'excitent, s'égosillent. Moi, je remue un doigt. C'est agaçant. Il paraît que le processus de deuil s'accomplit en cinq étapes. Quand on perd quelqu'un, on commence par une période de choc et de déni, puis viennent la colère, le marchandage, la dépression et, enfin, l'acceptation. Mon problème, c'est que je dois faire le deuil de ma propre vie. Et je suis restée coincée au stade 2 : la colère.

De toute façon, les gens nous sont toujours reconnaissants quand nous sommes désagréables, nous, les monstres. Cela leur épargne l'effort d'être compatissants, cela dissout leur mauvaise conscience de se sentir mal à l'aise auprès de nous. C'est quand ils peuvent s'autoriser à nous détester qu'ils nous aiment le plus. Alors, pourquoi se priver ?

Pascalini crache ses poumons. Dans mon infinie bonté, je lui accorde une pause pour régénérer ses alvéoles décalcifiées. Afin de le remercier de son regard haineux qui a fait de moi un être humain à part entière, je lui confie les informations glanées

auprès de mes concitoyens : que Joseph prétendait avoir découvert un secret croustillant, qu'il affirmait avoir été cambriolé, et que quelqu'un aurait vu une femme sortir de chez lui la nuit du meurtre.

– Merci, c'est très intéressant, apprécie Pascalini en prenant des notes dans un carnet. Comment s'appelle cette personne qui a vu une femme sortir de chez Joseph ?

– Clovis Bernicola. Mais il a juste aperçu une silhouette, il ne l'a pas identifiée.

– Vous pourriez me conduire chez lui ?

– Demain matin, avec plaisir. Ce soir, comme tous les premiers mardis du mois, Clovis est de sortie à la grande ville pour la réunion de l'Association des éleveurs d'autruches du Gévaudan. Il en est le président.

– Des autruches ? Ah, je comprends maintenant... J'ai failli en écraser une en arrivant au village.

– Clovis les laisse déambuler pendant la journée. Il dit qu'elles dépriment derrière une clôture. Ils les aiment comme ses enfants. Et même plus que ses enfants, d'après ses enfants.

– Il en fait quoi de ces bestiaux ?

– La nuit, on préfère ne pas savoir. Le jour, des conserves. Clovis commercialise de la blanquette d'autruche, de l'autruche mironton, de l'autruche au vin, de l'autruche bourguignonne, de l'autruche

à l'orange. La gastronomie française revisitée à l'autruche.

– Et c'est bon ?

– Oh moi, vous savez, je mange de la bouillie. À l'autruche, au calamar ou au ragondin, ça reste de la bouillie.

Pascalini se fend d'un rire spontané, sans l'ombre d'une gêne à l'évocation de ma détresse alimentaire. La séance de gym tonique lui a fait tellement de bien qu'il se laisse aller à me traiter comme une interlocutrice normale. Encore quelques vanes et on va finir comme deux vieux potes à se donner de grandes claques dans le dos (enfin, surtout lui).

À notre arrivée devant l'estaminet Riffard, nous trouvons Babiloune sur le trottoir en train de raconter une histoire drôle à un panneau sens interdit. La blague semble faire son petit effet. Si le panneau ne se gondole que très légèrement, le stagiaire hoquette de rire avec une autosatisfaction qui génère une franche hilarité sur les faces des villageois réunis derrière la vitre du bistrot.

– J'ai l'impression que vos concitoyens ont bizuté mon stagiaire. Il a dû tâter davantage du Ricard que du terrain.

L'adjudant s'approche de Babiloune et lui tient à peu près ce langage :

- Vous avez terminé vos investigations ?
- Oui, chef.
- En avez-vous retiré des informations intéressantes ?
  - Des tas. Vous connaissez la différence entre un gendarme français et une pompe à vélo guatémaltèque ?
  - Je voulais dire des informations intéressantes pour notre enquête.
  - Notre enquête ? s'étonne Babiloune en imitant à la perfection la pompe à vélo guatémaltèque.
  - L'homme découvert assassiné ce matin.
  - Oui, bien sûr, se reprend le jeunot en se mettant au garde-à-vous. Les gens qui mangeaient avec moi sont innocents. J'ai réussi à le leur faire avouer en utilisant la stratégie des cercles concentriques.
  - Je vois... soupire Pascalini alors que les premières phrases du rapport d'évaluation de son stagiaire commencent à s'écrire dans son esprit. Babiloune, je vous présente Julie, la fille de monsieur le maire. Elle va nous servir de guide pendant nos investigations.
  - Enchanté. Vous avez un super fauteuil.
  - Merci, *thank you, gracias, arigatô*, dis-je en variant mes effets sonores.
  - Ça fait des voix synthétiques en plus ? Vous avez de la chance !

Babiloune ne s'en doute pas, mais je lui accorde à cet instant une gratitude infinie. Ce n'est pas tous les jours que quelqu'un me considère avec envie. Serions-nous en train d'assister à la rencontre de deux âmes sœurs ? Qui sait, peut-être est-ce le début d'une grande histoire d'amour ? Entre Babiloune et... mon fauteuil ? L'adjudant siffle la fin de la récréation.

– Regagnons le domicile de la victime, nos collègues ont dû terminer leur travail. Nous ferons le tour des voisins pour savoir s'ils ont vu ou entendu quelque chose cette nuit. Et demain, à la première heure, nous rendrons visite à l'obsessionnel des autruches.

À l'évocation des premiers interrogatoires, l'adjudant estime nécessaire de faire une mise au point.

– Leçon numéro un, Babiloune. Le plus difficile, à la campagne, c'est d'obtenir des témoignages. Ici, les gens sont des taiseux. Le paysan préférerait se faire couper la langue plutôt que de parler à la police, mais j'ai l'habitude.

Alors que Pascalini interroge Babiloune du regard pour savoir si la leçon numéro un a pu pénétrer jusqu'à une zone active de son cerveau, on entend dans notre dos un raclement de glaires. L'adjudant se retourne sans prendre de précautions. Une erreur de débutant. La boulette.

Chemin de croix de Margoujols, station 2.